

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU
du

JOURNAL.
Rue du Porton n. 237.

HONNEUR ET PATRIE!

LE PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi et lendemain de fêtes exceptés. On s'inscrit au bureau du PATRIOTE, où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 h. du matin jusqu'à 4 h. du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

PRIX
de

L'ABONNEMENT
3 piastres par mois.

ALMANACH FRANÇAIS.

Dimanche 14 - Prise de Roubaix, (Belgique) par le général Perignon (1794).

LE BUREAU ET L'IMPRIMERIE
du Patriote Français sont transportés, à dater
du 1er mai, RUE DU PORTON, N^o. 237.

MONTEVIDEO.

LE VICE AMIRAL MASSIEU DE
CLERVAL.

Nos lecteurs n'ont pas oublié les ménagements pleins de délicatesse dont nous nous sommes toujours servis en appréciant la conduite de M. le vice-amiral Massieu de Clerval. Nous étions disposés à suivre toujours la même voie. Pourquoi faut-il que M. Massieu, par ses actes, nous mette en mesure de l'attaquer directement? Pourquoi faut-il que la vérité devienne pour lui une accusation? La faute en retombe sur lui seul.

Nous reviendrons d'abord sur le blocus. — M. Massieu avait déclaré à la députation des résidents français que ce blocus était accepté; plus tard il le rejeta. L'armement français est basé sur cette contradiction flagrante. Nous déclarons de plus que ce blocus était complètement inacceptable. Il ne serait pas digne de nous d'entrer en lice avec le *British Packet* et la *Gaceta Mercantil*; leurs raisonnements saugrenus à propos du droit des gens sont trop ridicules pour que nous prenions la peine de les discuter. La conduite de Rosas est la négation de toute loi, de toute convention, de tout

FEUILLETON.

LES INCONVENIENS DE LA CÉLEBRITÉ.

Histoire Anecdote du dix-neuvième siècle.

Feu Robertson, célèbre physicien aéronaute, comme il s'intitulait, n'a point raconté dans les deux volumes in-8 de ses *Mémoires*, toutes les aventures qui lui sont arrivées. Ainsi, par exemple, il fut bien mentionné des nombreuses séances de physique amusante qu'il a données à Bruxelles, avec tant de succès, en 1810, mais il n'ajoute point le récit de certaine scène dont il fut, sinon le *deus*, du moins la *machina*, — pour employer les termes de l'art théâtral consacrés par les anciens.

Le soir, quand Robertson ne réunissait point, au petit théâtre du Parc, la foule des spectateurs pour les émerveiller des miracles de la fantasmagorie et de cent miraculeux tours de passe-passe, il allait habituellement dîner à l'un des hôtels en vogue. Là, il aimait à raconter, aux habitués de la table d'hôte, les événements extraordinaires de sa vie d'artiste, les dangers qu'ils avait courus en Suisse, où des paysans l'avaient pris pour un sorcier et l'avaient jeté dans un four; ce qui lui était arrivé dans les airs quand il voyageait en ballon; les

droit. A quoi bon rétablir en face d'un tyran la vérité de principes qu'il n'admet pas? Cette déclaration suffit à notre conscience; d'un autre côté, l'honneur et la franchise de nos compatriotes armés se défendent assez d'elles-mêmes, sans que nous ayons besoin de leur servir d'avocat Libre aux Anglais de combattre les accusations portées par les mêmes journaux contre M. le commodore Purvis!

Tranchons la question du blocus au point de vue français. — M. Massieu de Clerval s'est proclamé neutre: M. de Lurde lui-même, un des auteurs de l'intimation qui a sommé Rosas de faire évacuer par ses troupes la république Orientale, M. de Lurde se prétend neutre! — Quelle devait donc être la conduite d'une puissance neutre, en face de ce blocus insolemment imposé par Rosas? — Voilà toute la question.

Le blocus empêchait d'introduire à Montevideo les viandes fraîches, les vivres et les munitions de guerre provenant de Maldonado; l'acte publié à ce sujet par Rosas priait même le chef de la station française de veiller à ce que les bâtiments, venant de la haute mer, n'introduisissent pas dans le port de Montevideo des vivres ou des munitions de guerre qui eussent pu servir aux ennemis du tyran de Buenos Ayres — Cette déclaration lésait profondément les droits du commerce français; elle compromettait la fortune des négociants qui pouvaient avoir demandé en Europe les articles prohibés, elle réduisait à l'inactivité, peut être au dénuement, des hommes laborieux et probes, dont les expéditions faites à Maldonado étaient la principale ressource; elle subordonnait un vice-amiral français à M. Brown; et celui-ci eut joui personnellement d'un triomphe accompli par d'autres en son nom,

Securus al alto

bonnes fortunes sans nombre qu'il devait à son talent; enfin les hauts personnages et les hommes célèbres qui s'empressaient, à Paris, de lui ouvrir leurs salons et même de l'admettre dans leur plus étroite intimité, à l'entendre, Cambacérés oubliait, pour diviser avec M. Robertson, son titre d'archi-chancelier de l'empire; M. de Talleyrand ne connaissait pas de plus vif plaisir que de se donner une heure d'escamotage et de conversation avec l'illustre physicien; Marie-Louise demandait, chaque jour, avec instance, une visite du sorcier à qui la fantasmagorie devait tant de perfectionnements. Quant à sa majesté, quant à l'empereur et roi, il tutoyait M. Robertson et lui tirait l'oreille, témoignage d'affection et de familiarité qu'il ne daignait accorder, on le sait, qu'à deux ou trois de ses favoris.

Mais M. Robertson l'avouait sans façon, à tous les princes, à tous les monarques, il préférait la société des artistes et des écrivains: il dînait régulièrement, une fois la semaine, avec Lebrun, le poète du *Vengeur*; Andrieux ne dédaignait pas de le consulter, sur ses leçons au collège de France; Delille lui lisait ses vers; Arnault lui donnait les prémices de ses épigrammes; M. de Jouy, cet empereur de la critique, lui devait plus d'un de ses spirituels feuilletons; enfin Marie-Joseph Chénier ne pouvait vivre sans lui. Quand deux jours

Spectator!

M. Massieu n'avait donc à faire qu'un simple refus basé sur ce dilemme: — « Si votre blocus est acceptable contre la République Orientale, il ne l'est pas contre les intérêts de mes nationaux; il leur nuit, et je le rejette. Si la conduite de l'homme qui l'impose le rend incontestablement injuste, je le rejette à plus forte raison. » Une pareille simplicité entrerait naturellement dans le domaine des idées de M. de Clerval.

Le même dilemme était applicable aux promesses répétées de l'amiral Brown dans la rade de Montevideo; lorsqu'un port sert d'abri à une foule de navires de guerre neutres, lorsque la marine commerciale du pays, auquel le port appartient, est nulle comparativement à celle des autres nations qui alimentent le pays, il n'est pas bon, il n'est pas raisonnable, il est absurde qu'il soit permis à une espèce de pirate, commandant quelques coquilles de noix, d'exposer des intérêts nôtres à des pertes que la puissance qu'il sert ne pourrait réparer, et d'insulter comme par plaisir des forces formidables, dont le nom seul devrait le faire trembler.

M. Massieu de Clerval n'a pas voulu comprendre cette incontestable vérité; il s'est endormi dans son indifférence; et, cependant, comme il ne nous nuisait pas directement, nous l'avons bercé de nos éloges, nous avons entouré d'illusions flatteuses sa rêveuse neutralité. Il n'a pas dû se plaindre de notre polémique; certes, elle était généreuse, et des personnes sages, qui nous honorent de leurs conseils, nous ont blâmé plus d'une fois de notre modération.

Aujourd'hui que des actes récents commis par M. le vice-amiral français ont rendu nécessaire une appréciation précise de sa conduite, nous avons dû dire franchement ce qui précède, sans aigreur et sans arrière-pensée;

s'étaient passés sans qu'il eût vu Robertson, il accourait chez son ami, lui sautait au cou et ne savait plus se résoudre à le quitter.

— Alors, vous allez être bien content, interrompit le maître de l'hôtel, car M. Chénier vient d'arriver à Bruxelles. Il est descendu ici, chez moi, dans ma maison.

— Marie Joseph Chénier? s'écria Robertson avec une joie bruyante à travers laquelle, cependant, il eût été facile, avec un peu de méfiance, de reconnaître de l'embarras.

— Lui-même! il a écrit, sur mon registre, son nom en toutes lettres: CHÉNIER. J'avais d'ailleurs lu ce nom sur l'adresse de sa malle; adresse précédée de l'initiale M. Vous devez reconnaître sur mon registre l'écriture de votre ami!

— Parfaitement! C'est lui, à n'en pas douter, reprit Robertson. J'irai, demain matin, lui présenter mes hommages.

— Demain?... Attendre à demain pour embrasser un ami?...

— Ah! c'est que nous avons eu ensemble, avant mon départ, quelque petite querelle.

— Une querelle avec l'auteur de *Charles IX*, de *Fénécon*, de *Caius Gracchus*? interrompit un jeune homme qui se piquait de goûts littéraires. Ah! si j'étais

nous ne nous en repentirons jamais. Ces actes, dont nous devons la révélation à nos lecteurs, les voici :

Ce n'était pas assez pour M. Massieu de nous avoir compromis en feignant d'accepter le blocus; ce n'était pas assez de nous avoir abandonnés, conjointement avec M. Pichon, lorsqu'une faute commise par lui nous avait mis les armes à la main; ce n'était pas assez de s'être, pour ainsi dire, soumis aux injonctions de Rosas, et d'avoir accepté mentalement d'être l'exécuteur des hautes œuvres de M. Brown. Aujourd'hui nous savons positivement, et nous devons qu'on nous donne un démenti, nous savons **POSITIVEMENT** que M. Massieu de Clerval a donné l'ordre au commandant de l'Aréthuse de visiter les navires français partant pour Maldonado, pour les empêcher d'y porter des munitions de guerre.

M. le vice-amiral français s'est donc institué lui-même le gendarme maritime de M. Rosas; sans aucune invitation de la part du tyran, sans aucune communication de M. Brown, il veut empêcher que la République Orientale se serve des bâtiments français pour secourir, appuyer Maldonado. Le Restaurateur des lois lui devra sans doute de grands remerciements; mais peut-être aussi qu'il ne sera pas satisfait d'un asservissement qu'il n'a pas ordonné.

Cet excellent M. Massieu de Clerval croit sans doute formellement être encore neutre; il croit, en agissant comme nous venons de le dire, accomplir un acte de neutralité. — S'il veut qu'il en soit ainsi, qu'il établisse donc les mêmes visites pour des bâtiments français qui partiront de Buenos-Ayres pour Maldonado.

C'est de plus un coup malencontreux dirigé contre notre commerce; si nos bâtiments ne portent point de munitions de guerre sur ce point de la côte, les navires anglais, les navires sardes en porteront en notre lieu et place; et nous serons frustrés comme toujours. Oh! qu'une escadre bien commandée est utile au commerce français sur les rives de la Plata!

Voilà les principaux résultats que produira la mesure ordonnée par M. Massieu de Clerval. On en désire une autre plus désastreuse: M. Pichon a su que nos compatriotes de Maldonado et de las Minas s'étaient soulevés à la nouvelle de notre armement; il a su qu'un corps de Français pourrait s'organiser très

son ami comme vous, je le presserais déjà dans mes bras, et je lui demanderais pardon des torts qu'ils pourraient avoir à mon égard, au lieu de m'en formaliser.

— Voilà de nobles sentimens, des sentimens que j'approuve, jeune homme. Eh bien! je vais les imiter; je vais me rendre de suite près de mon ami Chénier.

— Et nous, messieurs, reprit l'enthousiaste littéraire, posséderons-nous dans notre ville de Bruxelles un des grands écrivains de l'époque sans lui témoigner combien nous l'admirons? Hier encore, au théâtre, nous applaudissions une tragédie de Chénier!.. au jourd'hui, Chénier ne recevrait pas une preuve de notre sympathie? Il n'en peut être ainsi! Il faut que Chénier sache combien les Bruxellois apprécient les grands poètes! Il faut lui donner une sérénade!

— Oui, il faut lui donner une sérénade!.. C'est cela! répéta-t-on de toutes parts avec enthousiasme. Une sérénade! une sérénade!

Aussitôt, chacun s'occupa d'organiser la fête musicale, non sans emmener Robertson, que l'on affilia forcément à la joyeuse conspiration, et que l'on chargea de haranguer le poète en lui présentant les admirateurs qu'il comptait à Bruxelles. Robertson voulut décliner cet honneur, qui devait appartenir, disait-il, à un habitant même du pays; mais on ne tint pas compte de ses scrupules, et on l'entraîna.

Pour expliquer ce qu'on vient de lire, il faut ajouter que les Belges sont les plus grands donneurs de sérénades qu'il y ait sur terre. Les Espagnols eux-mêmes n'usent que sobrement de ces concerts nocturnes, en comparaison des dignes Flamands! Tout, pour ces derniers, est matière à sérénade! Quelqu'un part-il? sé-

promptement sur ce point; il a résolu de l'empêcher. M. Massieu de Clerval lui a servi d'instrument. M. Pichon souhaite du plus profond de son âme que les volontaires français soient écrasés; il nourrit contre eux une haine hypocrite et rageuse; il est parvenu, dans ce débat, à dominer le vice-amiral. Il est pénible pour nous qu'un vieux marin se soit laissé convaincre par des sophismes dangereux; mais nous accomplissons un devoir, en le poursuivant, comme s'il était Mégalothélès, de notre légitime indignation.

Vous avez beau faire, messieurs, **NOUS TRIOMPHERONS MALGRE VOUS.**

Nous sommes trop fiers et trop sûrs de nous pour nous préoccuper désormais de M. Pichon.

Un dernier mot seulement à M. Massieu de Clerval. Pourquoi faire servir de généreux marins d'instruments subalternes aux vues d'un Rosas? Pourquoi cette humiliation volontaire? Il est une alternative bien plus franche et plus positive. — Ayez le courage de faire descendre contre nous ces équipages de VOS navires, pour nous arracher notre cocarde et nos armes, afin que nous sachions si, comme Français, ils sauront vous comprendre. — Ou bien, faites déployer les voiles, et promenez vos paresseux loisirs sur l'Océan dédaigneux.

Quelle que soit votre décision, soyez sûr qu'à votre retour vous serez nommé PAIR DE FRANCE. — Cette dignité vous revient de droit.

A. DELACOUR.

HOPITAL FRANÇAIS.

AVIS.

Toutes les personnes, qui se sont offertes pour l'utilité de l'hôpital français, voudront bien s'y rendre **LUNDI, A MIDI PRÉCIS**; la commission de santé, en corps, les recevra, et se fera un plaisir de s'entendre avec elles sur ce qu'elles auront à faire.

rénaide. Si l'on se marie, s'il naît un enfant, si l'on célèbre un anniversaire, la sérénade ne manque jamais d'accourir avec sa contrebasse, ses trois violons, sa flûte, sa clarinette, son trombone et son violoncelle. On arrive mystérieusement, vers neuf heures du soir; on se place en silence sous la fenêtre de la personne à qui l'on veut donner la fête. Un! deux! trois! Le maître du petit orchestre étend son archet, donne le signal. Un air triomphant éclate! La foule accourt à ce bruit; les fenêtres s'ouvrent et se garnissent de curieux; on applaudit, on pousse des hourrah. Le tout se termine, d'ordinaire, par une allocution que prononce, du haut d'une croisée, le sérénade, souvent surpris en robe de chambre; son bonnet de nuit au front, il retient d'une main, ses vêtements, tandis que de l'autre il gesticule des remerciemens et essuie une larme.

Pendant que l'on s'occupait activement de la sérénade destinée à M. Chénier, celui-ci, après s'être déchaussé et avoir fait allumer du feu dans sa chambre, car le mois de novembre commençait à soufler sa bise avec âpreté, quittait ses habits de voyage pour revêtir une chaude et large redingote de futaine. Il avait ordonné qu'on lui montât à souper dans sa chambre: il était facile de reconnaître que, dans toutes les affaires de ce petit homme, âgé de cinquante ans environ, le bien-être immense d'une personne qui échappe à un grand péril, ou du moins à un grave inconvénient. Il respirait à l'aise, il se prélassait dans son fauteuil, il se gobergeait à l'avance de son souper. Le repos et l'appétit dont il avait été privé, par quelque incident, renaissaient enfin pour lui, la chose était certaine.

Néanmoins, un peu de son premier malaise lui revint,

HOPITAL FRANÇAIS.

La commission de santé s'est réunie, et a définitivement arrêté la formation de l'ambulance. Mesieurs Nœquet, Bruland et Dutilh marcheront dans les rangs des Volontaires, ils s'occuperont des premiers pansements sous leur direction, les bleus seront placés sur des charrettes matelassées et immédiatement dirigés sur l'hôpital français, où ils seront reçus par les médecins de service. En procédant ainsi, la commission est convaincue que tout se fera avec ordre, et que les malades seront entourés des soins les plus pressés.

MM. Delhayderrier et Baurin, économistes de l'hôpital français, recevront, à dater de demain dimanche, les affranchés des personnes qui éprouvent de la sympathie et pour la cause et pour ceux qui souffrent. Les noms et les offrandes de ces personnes seront enregistrées avec l'exactitude la plus scrupuleuse.

L'hôpital est installé, maison neuve de Don Juan Maria Pérez, façade de l'est, à côté du Marché — Montevideo, 13 mai 1813.

LEGION ITALIENNE.

La générale entreprise à laquelle vous vous associez avec les Volontaires Français et dont le but est de contribuer à délivrer cette République du cruel et barbare ennemi qui confond dans sa haine Orientaux et Européens. Cette entreprise est digne d'éloges et mérite des récompenses. Cet est un acte d'honneur et de territoire, les avantages qui en résulteront pour vous seront réels. Nous savons tous que ce n'est pas un sentiment d'intérêt qui vous guide, mais bien celui de la reconnaissance envers une nation qui y a tant de droits.

Rappelez-vous néanmoins que pour atteindre le but désiré, la subordination aux ordres de celui qui doit vous mener à la victoire, est aussi indispensable que l'est sa confiance dans votre courage et dans votre valeur.

Les Français qui combattront à vos côtés recevront bientôt de vos bras les dignes successeurs de ceux qui font braver à Napoléon les plus belles pages de son histoire et qui firent désigner à son chef le titre glorieux de brave des braves. (1)

(1) Le maréchal Ney, commandant en chef l'armée d'Italie dans les guerres de l'Empire contre les Alliés.

quand il vit le maître d'hôtel en personne, et la servit sous le bras, monter lui-même le souper, au lieu de laisser ce soin, comme d'habitude, à l'un des garçons.

Et puis il y avait dans les manières de cet homme, dans son sourire d'intelligence, dans ses façons obsequieuses, je ne sais quel mystère prêt à se trahir. L'ambertiste mettait en outre une affectation profonde à répéter sans cesse le nom de son hôte. Ce nom semblait agir désagréablement sur les nerfs du voyageur.

— Monsieur Chénier ne voulait-il plus rien? Monsieur Chénier était-il satisfait? Monsieur Chénier n'avait-il point d'ordre à donner? Comment monsieur Chénier trouvait-il le poulet rôti?

Celui qui était l'objet de tant d'obsequiosités suivait de l'œil, avec inquiétude, tous les mouvemens du maître d'hôtel; car à travers cette exagération de politesse, il croyait distinguer de l'ironie. Il cherchait à pénétrer le secret de cette énigme, et je vous l'ai dit, une pareille recherche n'était pas sans trouble, quand soudain la sérénade jeta au vent, comme un coup de tonnerre, sa première et gigantesque acclamation!

La fourchette tomba des mains de Chénier, et son visage se couvrit de la pâleur d'un trépassé, surtout quand l'hôte s'écria:

— Monsieur Chénier ne s'attendait point à cette réception, n'est-il point vrai?

— Comment sait-on mon arrivée à Bruxelles?

— Vous devez cette fête à l'un de vos amis de Paris qui vous a reconnu.

— L'enrage! le brigand! s'écria le voyageur; je quitte Paris pour l'éviter, et il me poursuit, et il a recours à un pareil éclat! Un charivari! un charivari!

Courageux et intrépides Italiens, ne regardez pas à votre petit nombre lorsqu'il s'agit de combattre à côté des Français, vos frères d'armes; en tout temps ils furent la terreur de leurs ennemis, vos bayonnettes réunies aux leurs, achèveront l'extermination de cette horde de assassins qui nous menace, et vous aurez vengé ainsi tant de sang italien versé sans cause sur les rives de la Plata.

Ce devoir accompli, nous pourrions enfin nous établir dans cette belle Amérique avec la certitude d'y être protégés et encouragés dans nos entreprises. Car il est douloureux de le dire, sujets de gouvernement à ses puissants, comme on le sait, pour étendre leur protection jusqu'au bout de la terre, leurs représentants dans ces fertiles et belles contrées ont-ils jamais adressés les moindres remontrances à l'occasion des barbares traitements dont un si grand nombre de leurs concitoyens ont été les victimes?

Italiens! voici l'occasion de venger ces sanglants outrages et d'acquiescer de l'honneur et de la gloire. Vous jouerez en suite en paix et en sécurité de la récompense réservée à vos fatigues.

Nouvelles données par le Constitutionnel.

Avant hier, à dix heures du soir, une vive fusillade s'éleva dans la rue de l'Aguda, entre nos avant-postes et l'ennemi, qui, selon sa coutume, vint en nombre supérieur, avec des clairons et des tambours.

La fusillade dura jusqu'au milieu de la nuit, heure à laquelle l'ennemi recula honteusement devant les soldats de la république, après avoir perdu beaucoup de monde sous le feu de la mousqueterie, des canons de escadille et des batteries de la gauche de la ligne.

Les Orientaux ont eu que quelques blessés.

Le centre ennemi a quitté la *Punta Carra*, où elle était installée. On suppose généralement qu'elle a dû recevoir à bord les blessés et des munitions avariées des assiégés. Elle est partie pour B. é. Ayres.

FRANCE.

Paris, 30 janvier 1841.

Suite de la lettre de M. Bugeaud.

Dans l'article du 30 novembre, l'auteur sou-

Qu'ai je donc fait à cet homme?

—Que monsieur Chénier ne se fâche point, dit humblement le maître d'hôtel, qui se piquait de belles-lettres; on sait l'apprécier à Bruxelles comme à Paris. Nous ne pouvons respecter l'incognito d'un homme tel que M. Chénier.

Ces paroles, loin d'apaiser la colère et les mouvemens fébriles du héros de la fête, semblaient au contraire l'exaspérer davantage. Cependant, la sérénade continuait avec plus de magnificence que jamais! Si les musiciens s'arrêtaient un moment, la foule jetait des cris dans lesquels l'étranger ne reconnaissait que trop bien son nom! Chénier! Chénier! Chénier!

—Après un tel éclat il n'y a plus à reculer, murmura-t-il, il faut se résigner à son sort.

Il se leva, ouvrit sa malle, y prit d'une main tremblante des pistolets et les plaga sur sa chemise. L'hôte qui ne comprenait plus, ou plutôt qui n'avait jamais compris, se glissa furtivement hors de la chambre et gagna au large, stupéfait de voir, pour la première fois, un homme exaspéré à ce point par une sérénade.

—Maintenant, dit le jeune littérateur qui avait provoqué les hommages rendus au poète, M. Chénier va sans doute se montrer à son balcon, haranguer et remercier.

—Je n'en doute pas, répliqua le physicien, qui se tenait dans la partie la moins éclairée de la cour. Il faut l'appeler.

—Bravo! bravo! Chénier! Chénier! cria la foule. Qu'il paraisse! Chénier! Chénier!

—Bravo! Une couronne! Il faut lui offrir une couronne, proposa quelqu'un.

Les Belges ont, pour donner des couronnes, la même

ble croire que j'ai dit que la colonisation ne pouvait se faire que par l'armée et que les colons devaient être des soldats. Je n'ai pas dit un mot de cela. La colonisation, en tant qu'elle sera bien protégée par la soumission de tout le pays, peut être faite civilement; dans l'intérieur, il n'y a de bonnes chances que pour la colonie militaire, et par cela je n'entends pas l'armée, qui n'est pas constituée pour ce but, et de laquelle chaque soldat a le droit de se retirer quand il a fini son temps: j'entends une constitution à part, par laquelle on enrôlera volontairement, soit des militaires, soit des hommes de civil, qui seront attirés dans les légions colonisatrices par des avantages qui leur seront assurés pour fonder leur avenir. Leur organisation sera toute militaire aussi longtemps que possible, parce qu'il leur faudra pour se soutenir au milieu des Arabes la force que donnent l'organisation et la discipline.

On me fait dire encore un peu plus loin que les captifs et les colons ne viennent pas en Afrique et que, par conséquent, il n'y a que l'armée pour coloniser. Si j'avais dit cela, j'aurais commis une erreur. Il vient en Afrique des capitaux puisque l'intérêt est beaucoup baissé; et quant aux colons, il s'en présente beaucoup plus que nous n'en pouvons installer, et nous sommes loin de vouloir provoquer ce courant de populations que l'honorable député appelle de ses vœux dans un de ses articles. Nous le prions, avant d'ouvrir la porte au courant, de vouloir bien nous enseigner l'art d'attirer rapidement les flots de population dont il veut nous gratifier. Pour nous, pauvres gens, nous déclarons que c'est avec beaucoup de peine, beaucoup de soins et beaucoup de temps que nous fondons quelques villages. Dans notre impuissance, nous refusons ou plutôt nous remettons à un autre temps l'arrivée de bien nombre de familles, parce que nous ne voulons pas renouveler la cruelle expérience qui a été faite dans les premiers temps. On appelait aussi des courants de populations; elles sont arrivées; que sont-elles devenues? Elles ont péri de misère ou ont fui, parce qu'elles n'étaient ni faites pour les recevoir.

Je prie l'honorable député d'écrire à M. le directeur de l'intérieur pour lui demander l'état des familles qui sollicitent de venir en Afrique.

ardeur que pour les sérénades. La proposition fut donc acceptée avec transport; on courut chercher une couronne.

—Puisqu'il ne se rend pas à nos vœux, puisqu'il ne paraît pas, vous allez monter chez votre ami, dit l'auteur de la motion triomphale; vous l'engagerez à se mettre à la fenêtre; pendant qu'il y sera, je lui placerai adroitement la couronne sur la tête.

Il fallut bien que Robertson obéit.

Tous les deux montèrent donc à la chambre du poète et frappèrent doucement à la porte. Chénier vint leur ouvrir lui-même.

—Je connais le motif qui vous amène, et je sais la personne qui vous envoie, dit le voyageur. Je suis à vos ordres; je ne vous demande que le temps de m'habiller.

—Vous n'en avez pas besoin; on vous attend avec une si vive impatience que l'on ne prendra point garde à la négligence de votre costume; négligence bien excusable d'ailleurs chez un voyageur comme vous.

—Mais qui donc a pu vous apprendre mon arrivée? s'écria-t-il avec impatience. A qui suis-je redevable de pareilles persécutions?

—Quelle modestie! appeler persécutions les honneurs si mérités qui vous sont rendus! C'est, du reste, monsieur, votre ami Robertson qui a reconnu votre écriture.

—Robertson? mon ami? Mais je n'ai jamais connu de Robertson! je n'ai jamais entendu parler de Robertson!

—Oui, moi, fit l'aéronaute qui, en désespoir de cause, se jeta dans les bras du voyageur stupéfait.

—Mais j: ne vous connais pas, monsieur,

J'aime à croire qu'il concevra alors quelques doutes sur le motif qu'il dit empêcher le courant de population. Selon lui, c'est la crainte de venir se placer sous le régime du sabre, et à l'appui de cette opinion il cite la fin malheureuse de ces trois cents Basques qui ont péri sur les côtes de l'Amérique du Sud après avoir dit qu'ils préféreraient s'expatrier à 2,000 lieues plutôt que d'aller vivre en Afrique sans indépendance sous l'administration militaire. L'honorable député n'est pas bien sûr qu'ils se trompaient en tenant ce langage, s'il est vrai qu'on l'ait tenu, ce dont il est permis de douter. Il paraît même préférer la turbulence des républiques espagnoles au régime qui règne à Alger, et il consacre plus loin de longs paragraphes à démontrer tout ce qu'a d'odieux et d'entravant pour la colonisation le régime militaire. Ici l'honorable député me paraît avoir manqué tout à fait d'urbanité. Il traite les pauvres commandans militaires d'Afrique avec une injustice et un dédain qui ne sont pas de notre époque. Certes, les grands seigneurs d'autrefois n'auraient pas osé parler ainsi des épiciers; s'ils avaient des ridicules, ils avaient de la poétresse. Je ne rendrai pas la même monnaie à l'écrivain distingué auquel je réponds, et cela me serait pourtant bien facile, mais je préfère lui dire qu'il y a moins de liberté réelle, positive, à Paris qu'à Alger. Savez-vous pourquoi? C'est que chacun y est très occupé et très libéralement à se créer une existence; qu'on ne s'y entretient pas de politique; qu'on n'y redoute pas l'événement qui force souvent le bourgeois de Paris à fermer sa boutique, et à prendre les armes pour défendre ses propriétés. On y est surtout moins tourmenté par les fautes d'idées, les théories absurdes que répandent à profusion beaucoup d'écrivains qu'on du célèbre et dont une partie des écrits restent heureusement sur l'autre rive de la Méditerranée.

(La suite au prochain numéro).

AVIS IMPORTANT:

On demande des ouvriers, magons et manoeuvres pour l'hôpital Français. S'adresser maison neuve de D. Juan Maria Perez, à côté du marché. On désire qu'ils fassent partie des Volontaires Français. Ils seront exemptés de service, et leur ouvrage leur sera payé.

— Pardonnez-lui, en ce jour solennel, les torts qu'il a envers vous. Il les confesse. Il s'en repend, ajouta le jeune Belge; ne l'en punissez pas en feignant de ne point le reconnaître.

—Si je ne suis point déjà tout à fait fou, vous détruirez le peu de raison qui me reste, rugit le pauvre homme exaspéré.

—Chénier! Chénier! hurlèrent mille voix sous la fenêtre.

Il tomba pâle et sans force sur son fauteuil.

C'est donc un véritable assassinat? Je ne croyais avoir affaire qu'à une seule personne, et voici toute une population qui demande ma tête? fit-il avec un rire amer.

—Oui, c'est votre tête qu'on demande, interrompit le Belge, se méprenant sur le sens de cette phrase. Ne la lui refusez pas plus long-temps. Daignez la lui accorder.

Donner ma tête! donner ma tête! répéta l'infortuné qui s'agitait comme dans un rêve confus et ne comprenait plus rien.

Le jeune Belge ouvrit la fenêtre avec prestesse, s'élança sur le Français et l'entraîna vers la fenêtre. Celui-ci crut qu'on voulait le précipiter et le jeter à la foule. Il se cramponna de toutes ses forces au balcon. Dès qu'on l'aperçut, les spectateurs, touchés de la modestie du poète et de la résistance qu'il opposait à leurs hommages, poussèrent des vivats capables d'assourdir un artiller habitué aux hurlemens d'une batterie de canons. Au même instant l'objet de tout ce tapage sentit quelques chose de froid se poser sur sa tête.

(La suite au prochain numéro.)

LEGUESCO PROJETA.

Lehen Articuloa.

Podore Execucionesua autorisatuia da harcera bere hauura eta aqvis guisa, hogoi lecuu erre lorobateco on dena, han establitteco hiri ra, errepublicano hirur edo gechia-go pondatan ixasoaco aldete:

Bigarren articuloa.

Da Orobat autor satuia podore bera harcera, aqvis guisa; hogoi eta borts mita cabala.

Hirugarren Articuloa.

Erran lurra eta cabalac iganen dira bantitua errecompens guisa, Franses eta Italiano, bere borondites errepublicanen defendateco, harmae hartan edo hartuco diusteu guicuen artian.

Laurugarren Articuloa.

Podore execucionesnae ahaic labursguicua eguicun du erran partimena; iganendu a tha operacione hoitan sar arateco errecompensian dretcho dutenetaic abalac guiciana, edo berec icendaturicaco comisione baren medio, edo hequin conbenitaricaco manera bates.

Bortzgarren Articuloa.

Presenteco projet han igan daita comunicatun Podore execucionescuari.

Sunrez, Vasquez, Pácheco y Obes, Munz.

AVIS.

SÁLLON DU JARDIN.

Il y aura Bal aujourd'hui 14 mai, il commencera à 6 heures du soir et durera jusqu'à dix. Prix d'entrées 18 centens.

VENTE.

On désiret vendre à Buenos-Ayres l'établissement de serrurerie et armurerie de MM. Richard et Démet, situé rue de la Féderation (Plata), à 2 1/2 cuadres de la place de la Victorie.

S'adresser à M. Couturier au magasin de meubles rue de los Pescadores en face du café du Commerce. On vendrait séparément l'atelier de serrurerie avec ses dépendances, ou bien les deux ensemble.

Le sieur Eugène Dubus, se propose de former une compagnie avec l'assentiment du colonel. Les individus qui n'auront pas encore pris les armes dans d'autres compagnies, et qui désireront faire partie de cette compagnie, n'auront qu'à se présenter dans sa demeure maison M. Laphin.

Son bureau sera ouvert le matin de 7 à 10 heures et le soir de 2 à 4
Eugène DUBUS et RAIMOND.

AVIS AU PUBLIC.

M. Frédéric, traiteur, rue Saint-Louis n. 53, prévient les personnes qui voudront bien l'honorer de leur confiance qu'il continue comme auparavant à prendre des pensionnaires en ville, et qu'il fera de son mieux pour les contenter.

Aviso á los Elaboradores de Pan.

Los rematadores del derecho impuesto por el Superior Gobierno a los Sres. panaderos, hacen saber que D. Santiago Tobal ha cesado desde el 24 del corriente; en representarlos. En su consecuencia está exonerado de todo cargo en este ramo. Los Rematadores.

WEHL y Ca.

Nous avons l'honneur de prévenir le public que le nommé Etienne Lacassie, natif d'Oloron (Basses-Pyrénées) entré chez nous le 22 septembre 1842, n'est plus à notre service depuis le 20 mars jour où nous le

finies arrêter par la police à cause de sa conduite infidèle, les objets qu'il nous avait volés, trouvés dans ses maies et ses aveux écrits par lui-même ne laissent aucun doute sur sa moralité. Après l'avoir fait élargir, ayant fait diverses recherches dans notre magasin, nous avons découvert de nouveau le manque de plusieurs pièces, soient données en paiement pour effet à son usage, ou en cadeau. Le compte a été accepté par lui. Ces pièces ne sont pas les seules que nous ayons à lui réclamer, car, après de nouvelles recherches, il nous manque une montre 16 lignes cadran émail, envette or mat ciselé, ouvrage représentant un bouquet de fleurs en relief, portant le n° 46616, et de plus plusieurs bagues, or, roses et brillantes. Tous ces objets, l'ayant obstiné à en nier le vol, c'est pourquoi nous prions les personnes qui auraient reçu en cadeau ou acheté à ce jeune homme des marchandises en dehors de notre maison, de vouloir bien nous donner des renseignements que la police ne manquerait pas de découvrir, cela dit pour la sûreté des personnes ignorant la source d'où pouvaient provenir les objets qu'elles auraient pu recevoir ou acheter.

Montevideo, le 2 mai 1843.

POTHIER, E. LETOURNEAU,

Tienda de la Ciudad de Paris,

Calle San-Francisco.

CHIEN PERDU.

Il a été perdu un petit chien, race de chasse, de poil long et blanc, oreilles longues, tache de rouge, la queue coupée, il porte un collier en cuivre avec cadena et inscription. L'on prie la personne qui le trouvera de le ramener à l'armerie du sieur Monet; On donnera HUIT patacons de récompense.

Il a été perdu le 6 mai un porte-cigares en paille contenant une papelette et un certificat d'exemption de service au nom de Thénard Gilbert Antoine. -- La personne qui l'a trouvé est priée de le remettre au Bureau de journal: il aura une récompense, s'il l'exige.

AVIS A MM. LES OFFICIERS.

A l'armerie de Monet l'on vend des sabres avec ceinturon à 6 patacons-

AVIS.

M. Jean Pascal Lucas est prié de passer chez MM. Plane frères, rue de Jais, n. 38, de midi à deux heures, pour affaire qui l'intéresse.

2me. compagnie sédentaire.

Les Volontaires faisant partie de la dite compagnie, sont prévenus que M. Bocciardy, nommé capitaine en remplacement de M. Aubriot, démissionnaire distribuera dorénavant le reste des armes nécessaires à l'armement général de la compagnie dans son habitation connue sous la dénomination des M. Cazos. Le vivres y seront également distribués de 9 à 11 heures.

AVIS DIVERS.

On trouvera à l'imprimerie du Patriote réunis dans une seule feuille la *Marseillaise*, le *Chant du Départ*, le *Veillons au salut de l'Empire* et la *Parisienne*.

AUX VOLONTAIRES FRANÇAIS.

Nous invitons les volontaires français qui voudront faire partie de la compagnie auxiliaire d'artillerie sous le commandement du capitaine Alazaré, à se faire inscrire hors du marché, mai ou Istoves, près du Café de l'Uruguay.

24me. compagnie dite de la COCARDE
chez M. Rouillier, [Sénateur],
Tous les français voulant faire partie de cette compagnie, peuvent se présenter aujourd'hui jeudi et jours suivants chez M. Rouillier [Sénateur] au Café de la Cocarde où ils recevront des armes et des munitions.

Les personnes faisant partie du Régiment des Volontaires Français sont priées de réclamer de leurs capitaines respectifs, leurs bulletins d'inscription, afin d'obtenir de Mr. le Chef de Police l'exemption de la patente extraordinaire imposée aux neutres

AVIS.

Aux amateurs des talents et secrets, intéressants Mr. Le Cestre s'engage d'apprendre aux amateurs la manière de gagner beaucoup d'argent dans peu de temps.

1. Pour apprendre à faire la poudre à Canon et de chasse.
2. Item pour graver sur le marbre avec facilité.
3. Item pour la poudre d'arsenic à pistolet.
4. Item pour faire la poudre de Vapour tonnant.
5. Item pour faire le Cider à perfection.
6. Item pour fuir du bon vinaigre avec de l'eau.
7. Item pour Graver sur le fer blanc.
8. Item pour Graver sur le fer ou acier.
9. Item pour Graver sur les oses d'autruche.
10. Item pour argenter le Cuivre solide ment.
11. Item pour Cuivre le fer.
12. Item pour faire les arbres de Saturne.
13. Item pour changer le vin rouge en blanc.
14. Item pour souder le marbre romain.
15. Item pour fondre à l'instant une Balle de Fer.

Les personnes qui voudront bien l'honorer de leur confiance s'adressent chez Le Cestre en face M. Rouillier au café de la Cocarde de 9 heures du matin, jusqu'à 4 heures du soir, etc., etc.

Bataillon des Volontaires Français.

Le Bureau d'Etat major du Bataillon est installé rue St. Charles, maison Pernin à côté de la Police, en face le magasins du *Pavillon Français*.

BATAILLON

De Volontaires Français.

1re COMPAGNIE DE VOLTIGEURS.

Le capitaine de la 1re compagnie de voltigeurs fait savoir à toutes les personnes inscrites dans sa compagnie et qui n'ont pas de fusil de vouloir bien passer chez M. Jérôme, Estaminet Français, rue des pêcheurs, où il leur sera délivré des fusils français.

Montevideo, 15 avril.

Le commandant de la compagnie
POYSEINJEAN.

Le Gerant Jh. REYNAUD.

Imprimerie Oriental, dirigée par Jh. REYNAUD.